



Les ateliers de réparation du Blottereau, qui abritent notamment la "141 R", en cours de restauration.

La mémoire

DOULON

cheminote du quartier

À Doulon, l'histoire se mêle intimement à celle du chemin de fer. En 1995, la fermeture de la gare de triage bouleverse tous les habitants du quartier...

L'histoire a commencé à s'écrire le 16 août 1851, lors de l'arrivée dans la toute nouvelle gare de Nantes du premier train de "la compagnie du chemin de fer de Tours à Nantes". Des trains à réparer et entretenir... En février 1918, l'état-major américain établit un dépôt de locomotives au Blottereau et la compagnie Paris-Orléans - la SNCF n'existe pas encore - acquiert le terrain nécessaire, sur lequel se trouve déjà le sanatorium de la Bonnetière (le bâtiment, très

modifié, abrite aujourd'hui les vestiaires des cheminots). Le "pont des Américains" qui surplombe le triage est ouvert à la circulation en 1923. Le Blottereau compte alors des ateliers de réparation (construits en 1921 et toujours en activité) desquels partent sept voies de garage. Dans ces bâtiments on trouve notamment aujourd'hui la "141-R", une locomotive à vapeur de 1947, retapée patiemment par une équipe de bénévoles. Peu avant la Seconde Guerre, de lourds

travaux sont entrepris pour la construction du triage et le dépôt de Nantes-Blottereau, est mis en service à la fin de l'année 1941.

"Se tenir les coudes". "Après la guerre, poursuit Robert Bernier, retraité et passionné d'histoire du quartier, l'état d'esprit était très bon. Les gens pouvaient souffler un peu, penser à une vie nouvelle. Beaucoup de gars des campagnes ont été recrutés pour l'entretien des voies et des passages à niveaux". À cette époque, la

[février 2003]

HISTOIRES DE QUARTIER

→ cité des Enklays est construite en hâte pour reloger les sinistrés et abriter les nouveaux venus. Le provisoire durera vingt ans... Pour ceux qui ont connu ces années, le mot solidarité revient souvent, riche de sens et de souvenirs. “Le quartier était marqué “rouge”, se souvient Marc Aubert, né au Vieux-Doulon et qui a vu les cinq tours du boulevard Peneau sortir de terre. C’est une attitude qui se traduisait aussi dans les actions collectives. En 68, la

grève était dure, il n’y avait pas de salaire. À l’école, les enfants des grévistes avaient droit à des repas gratuits et une caisse de soutien a été créée pour aider les familles. En cas de coup dur, les cheminots étaient toujours là pour se serrer les coudes”.

Entre 1950 et 1960, le centre ferroviaire du Blottereau compte un millier de cheminots. Le quartier de Doulon vit au rythme des trois-huit et les enfants apprennent à faire silence pour ne pas réveiller

les voisins. Solidarité encore, un éconamat — “coopérative” ouvrière — permet aux cheminots de s’approvisionner à des conditions avantageuses. Quand l’argent manque, l’habitude veut que l’on note sur “le carnet” en attendant la paye prochaine.

Dans les années 50, le centre de loisirs accueille les enfants du quartier, donc ceux des cheminots. Aujourd’hui, la tradition persiste mais le centre est ouvert à



tous. Derrière les voies, près du dépôt, des jardins ouvriers perpétuent la tradition, mais les surfaces sont plus rares aujourd'hui et assez dégradées. Et puis il y a le Racing Athletic Club Cheminots, le RACC, qui, du foot à la musique en passant par le vélo ou la gym, mobilise encore les énergies.

Un esprit de lutte bien ancré. La solidarité fait un retour en force en juin 1994, lorsque la SNCF décide la suppression du

triage. À Doulon, la mobilisation est forte et dans le quartier, les commerçants n'hésitent pas à baisser le rideau. La fermeture de la gare de triage bouleverse tout le monde. Ne restent plus que les agents de conduite, les agents d'exploitation (pour la circulation des trains), les agents d'équipement (à l'entretien des voies), les agents du matériel tracté (réparation des engins moteurs). "Il y a eu de dures luttes ici" raconte Carlos Fernandez, agent au dépôt.

"mais on a tenu bon et ça nous a même valu d'être désignés comme "le village gaulois".

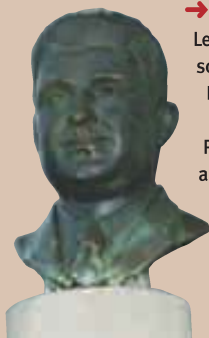
Devant le dépôt, trois petits bouleaux, "les arbres de la lutte", plantés au moment de la grève de 1995, en perpétuent le souvenir. À côté d'eux, une sculpture faite de 49 mains sur lesquelles pointe un doigt menaçant rappelle d'autres jours de mobilisation pour l'emploi, en mai 1997.

ANNE MATHIEU



Marc Aubert, Carlos Fernandez et Robert Bernier évoquent la mémoire cheminote de Doulon.

Guerre et résistance



→ Marin Poirier

Le 26 décembre 1940, place Royale, des grenades font sauter le foyer du soldat (le Soldatenheim). Il s'agit d'un des premiers actes de Résistance active de la Seconde Guerre mondiale, mené par le groupe Bocq-Adam que vient de rejoindre un cheminot de Doulon, Marin Poirier. Arrêté fin janvier, il est inculpé quelques jours plus tard et placé au secret. Condamné à 4 ans 1/2 de forteresse, il fait appel de la décision mais le 27 août 1941 la cour martiale allemande prononce contre lui la peine capitale. Trois jours plus tard, il est fusillé sur le terrain du Bêle. Son corps, d'abord transféré à Saint-Julien-de-Concelles, sera rapatrié à Nantes en juin 1945. Marin Poirier est le premier fusillé nantais de la guerre 39-45.

Un de ses amis, Léon Jost, fera partie des "50 otages" exécutés après la mort du colonel Hotz, abattu rue du Roi-Albert-1^{er} le 20 octobre 1941.

→ La Résistance

A partir du 22 juin 1940, les Chemins de Fer sont placés sous la tutelle allemande et toutes les installations sont surveillées par les nazis. Les actes de sabotage se multiplient. On glisse du sable dans les filtres à huiles des machines, les boyaux de freins sont entaillés, les outils disparaissent et les aiguillages sont endommagés. Une stèle commémorative au dépôt de Doulon rend hommage aux 23 agents SNCF de Nantes et du département fusillés, déportés ou disparus durant la Seconde Guerre.